

Quand l'hymne est fini, le porte-drapeau fait le tour du cercle, chacun baise les trois couleurs, puis on se relève, le drapeau est reconduit avec la même cérémonie, et, bientôt, on entend au bas de chaque pavillon une grosse voix s'écrier avec force : LA FERMETURE!! Les portes roulent sur leurs gonds, et chacun rentre chez soi.

ARMAND MARRAST.



## L'APPRENTI JOURNALISTE.



Dans ces temps de révolution où les journaux ont tant d'influence sur les esprits, je crois utile de raconter naïvement au public comment, épris de la littérature, je me fis auteur par circonstance et apprenti journaliste par nécessité. Les événements de ma vie n'ayant rien de romanesque, je n'ai pas besoin d'avertir mon lecteur que mon récit ne contiendra que la plus exacte vérité.

On me nomme Alfred de R\*\*\*, et je dois la

naissance à un juge de la ville de B..., qui, à sa mort, me laissa quelque fortune. Parvenu à ma majorité, ennuyé de la vie monotone que je passais dans ma petite ville, je pris la résolution, malgré les remontrances de ma mère et de tous mes parents, de venir habiter Paris. Convaincu de plus par les éloges de mes amis, par les prix nombreux que j'avais remportés au collège, que je devais être un jour un homme célèbre, et qu'il ne me manquait qu'un grand théâtre pour me faire connaître, j'arrangeai mes affaires ou plutôt je les dérangeai par le désir que j'avais de jouer un grand rôle dans le monde. Je vendis donc mes terres, et après avoir assuré le sort de ma mère d'une manière conforme à ses désirs, je pris la route de la capitale. Je me croyais très-riche et je l'étais en effet; riche de mon bien d'abord, puis encore des connaissances que j'avais acquises, et d'un fonds d'amour-propre qui surpassait à lui seul toutes mes autres propriétés.

Je n'ai pas besoin de dire qu'en arrivant à Paris je m'établis sur un pied, qui convenait non à ma fortune, mais à la grande idée que j'avais de moi-même. En meublant un joli appartement, en me faisant traîner dans un élégant cabriolet que je croyais indispensable à mon importance future, je ne fis aucune réflexion sur

l'avenir, je me croyais certain de trouver dans la ressource de mes talents les moyens de soutenir et même d'augmenter mon train. Avant de songer à les employer, je voulus prendre connaissance du nouveau théâtre sur lequel j'allais me produire, et je visitai, comme de raison, tous les lieux publics où les heureux du jour doivent se rencontrer.

D'après les idées que je m'étais faites de Paris, il m'arriva ce qui arrive toujours à tous les gens de province qui débarquent; rien ne me parut digne de mon admiration... excepté les danseuses de l'Opéra. Comme avant de songer à entrer dans la carrière qu'on se propose de parcourir, on est bien aise d'essayer ses forces dans une région moins élevée que celle à laquelle on prétend parvenir, je fis la connaissance de quelques jeunes gens qui contribuèrent beaucoup à me débarrasser de certains préjugés provinciaux qui nuisaient beaucoup au développement de mes belles qualités. Guidé par mes nouveaux amis, j'appris à employer mon temps avec cette promptitude épicurienne, qui ferait croire que toute notre vie n'est composée que de quelques années. Introduit, je ne sais comment, dans une société plus aimable que sévère, qui réunissait au charme des arts tous les agréments de l'esprit, je m'y fis un nom par ma gaieté et quel-

ques brillantes reparties. C'est ainsi que je parvins à pénétrer dans le sanctuaire de plusieurs théâtres; j'avais ma voix au sanhédrin comique, tous les auteurs étaient mes amis, et souvent à ma table, après le vin de Champagne, ils me trouvaient des idées dignes d'être transmises à la postérité. A mes joyeux propos, à mes vers improvisés, à ma mémoire foudroyante, ils prédisaient que j'étais destiné à devenir l'homme du siècle; ils stimulaient mon indifférence, ils accusaient ma paresse, ils juraient par tous les dieux de notre temps, par Molière et Shakespeare, que je dérobaux les plus vives jouissances à mes contemporains, et ma gloire à la postérité, en n'ouvrant pas un cratère à ce volcan, qui bouillonnait dans mon cerveau.

Tous mes amis étaient de si bons amis! ils avaient tant de plaisir à dîner chez moi afin de m'encourager à entrer dans la carrière des lettres, que je crus devoir, pour m'initier davantage dans les mystères de l'art dramatique, me lier d'une étroite amitié avec la seconde actrice de l'un de nos grands théâtres. Je ne vous parlerai pas, mon cher lecteur, de ses charmes, de son esprit; toutes ces dames sont toujours d'une perfection achevée aux yeux d'un amateur. Mais ce qui me charma le plus dans cette aimable personne, lorsque je fis cette heureuse connais-

sance, c'est cette idée qu'elle avait déjà de ma célébrité à venir. A peine avais-je fait paraître dans les journaux et dans les revues quelques fragments de prose et de poésie, que l'on parlait déjà de mes futurs grands ouvrages. Comment cette jeune fille, ou plutôt cette jeune femme ne m'aurait-elle pas charmé dès le premier coup-d'œil? c'est par elle que j'appris que j'étais un grand auteur, que mes bons mots, mes épigrammes légères, mes calembours malins circulaient dans les coulisses. Une auréole de gloire m'environnait, et je l'ignorais; et pas un de ses rayons n'était encore venu frapper mes yeux. Cette fois pourtant, je ne pouvais plus douter du sort glorieux qui m'était réservé. Puisque tout me parlait d'un brillant avenir, ne devais-je donc pas abandonner l'autre avenir provincial, qui se bornait à obtenir un emploi dans l'administration, pour débiter sur la scène du monde par le premier pas d'un grand homme?

Je dis donc adieu à tous les anciens amis de mon père qui pouvaient m'être utiles. L'un de mes jeunes compatriotes, que ses talents avaient porté au rang de conseiller d'état, et qui me montrait le plus vif intérêt, fut délaissé par moi de la manière la moins polie. Je me concentrai dans le cercle étroit de mes aimables artistes; et, afin de mieux me pénétrer des con-

naissances du théâtre, je me chargeai des frais du ménage de ma Thalie du second ordre, de la tendre admiratrice des ouvrages que je n'avais point encore faits.

Comme j'étais certain d'avance de devenir un homme célèbre, je ne me pressais pas trop de travailler; je me contentais de jeter sur le papier quelques idées destinées à une comédie qui devait, en me portant d'un seul élan au sommet du Pinde, faire également la réputation de ma bien-aimée. Car je dois convenir que si ma belle amie l'emportait sur sa rivale par la jeunesse et la beauté, elle était bien loin de l'égaliser par le talent; cette rivale faisait son désespoir. Quoi qu'il en soit, les muses et l'amour occupaient doucement ma vie, et si elle n'était pas tout-à-fait régulière, au moins était-elle bien remplie.

J'avais enfin terminé l'immortel ouvrage que l'on attendait de moi avec tant d'impatience; les fragments que j'en débitais aux comédiens, vers la fin des excellents dîners que je leur donnais fréquemment, les mettaient en extase. Jamais vers ne leur avaient paru plus énergiques ou plus comiques; et leurs éloges que je devais croire bien mérités, me faisaient goûter par avance toute l'ivresse d'un prochain succès; enfin le grand jour de la lecture arriva. Tous les acteurs se réunirent pour m'entendre, et je me

présentai devant eux avec cette confiance que donne la certitude d'une réception faite par enthousiasme.

En entrant, je parcourus des yeux le cercle brillant qui devait m'écouter, je dis brillant, car il me semblait que toutes les dames du théâtre s'étaient mises en frais de négligés les plus charmants pour me faire honneur. Toutes les figures des personnes qui composaient le comique aréopage avaient un air radieux. On pouvait les comparer à des convives gourmands qui, connaissant d'avance le grand talent du cuisinier de leur amphitryon, n'attendent que le moment de se mettre à table, pour jouir de tout le plaisir d'un repas délicat.

A l'instant où je me disposais à prendre la place qui m'était destinée, chacun des acteurs me dit une chose aimable sur le talent qu'ils me connaissaient déjà, les dames m'adressaient d'agréables minauderies, tandis que ma princesse affectait un air d'autant plus triomphant, que sa rivale jetait sur elle des regards dédaigneux. Afin de me rendre ma lecture moins fatigante, plusieurs de ces messieurs et de ces dames s'empressaient auprès de moi; l'un me disposait mon siège de façon à n'être pas dans mon jour; l'autre arrangeait mon manuscrit sur le pupitre, tandis qu'une jolie main agitait des morceaux

de sucre dans l'eau qui devait rafraîchir mes lèvres desséchées : enfin ce n'était autour de moi que légers services, que petits soins, que preuves de bienveillance.

Je commençai ma lecture, et le silence succéda bientôt à cette douce agitation qui avait tant de charmes pour moi. Mon premier acte ne parut pas leur faire une grande impression ; et je m'aperçus bien que ce n'était point une erreur de ma part, à ce mot que dit ma bien-aimée qui répondait à quelques chuchotements : « *Mais, messieurs, un premier acte n'est jamais qu'une exposition.* » Un peu découragé, je commençai le deuxième acte. A quelques traits assez piquants et qui furent sentis, je repris courage ; mais bientôt le froid gagna l'assemblée, et vers le milieu d'une grande tirade que je croyais superbe, j'entendis un long bâillement, qui me prouva trop que tout le monde n'était pas de mon avis. Cependant je réunis toutes mes forces pour leur faire sentir les beautés de mon troisième acte ; mais j'avais beau crier, gesticuler, suer dans mon harnois, certain bruit sourd venait troubler ma lecture, et les mots : *Oh ! que c'est long ! que c'est insipide ! je n'y comprends rien*, m'arrivaient de tous les côtés. Eh puis, les femmes qui s'amusaient à se faire des niches ! L'une faisait une grimace à sa cama-

rade, l'autre tirait la queue du petit chien de sa voisine pour le faire aboyer ; enfin, tout-à-fait démonté par la gentillesse des dames et la distraction impertinente des hommes, je portai les yeux devant moi. Que vis-je alors ? La figure ironiquement riante de la grande coquette qui m'annonçait, par son regard malin, et son triomphe et mon malheur... Irrité contre elle, contre moi, contre tout le monde, je m'écriai : *Il est malheureux, messieurs, que cet ouvrage ne vous plaise pas, car c'est du Térence tout pur...* — « Monsieur, me dit le premier acteur avec une gravité théâtrale, nous trouvons beaucoup de mérite dans votre comédie, nous rendons justice à votre talent ; mais le temps de Térence est passé. Le public en est venu à ne plus s'amuser d'une plaisanterie fine, d'une scène filée avec art. Il lui faut maintenant des situations fortes, des mots plus grotesques que comiques, des tableaux plus érotiques que gracieux ; il lui faut enfin tout autre chose que votre ouvrage. C'est pourquoi, comme à notre ami, comme à l'un des soutiens futurs de la scène, nous vous conseillons de céder au goût du temps, d'imiter nos maîtres modernes, en exploitant l'histoire depuis les rois jusqu'aux bourreaux. » — Cela dit, il me fit une profonde révérence : ce qui fut le signal du départ pour tous ses camarades. Je

n'étais pas encore revenu de l'étonnement que m'avait causé l'abandon de tous mes bons amis ; je ne comprenais point que la salle se trouvât vide et qu'il ne restât près de moi que ma jeune Thalie, qui m'offrit plutôt le visage d'une femme irritée que celui d'une tendre consolatrice.

De retour à la maison, ma compatissante amie, loin de dissiper ma tristesse, me chercha querelle sur des bagatelles. Je crus voir qu'elle désirait augmenter ma mauvaise humeur, ce qui me détermina à la quitter assez brusquement.

Rentré chez moi, je fis de sages réflexions sur ma jeune princesse. Son changement m'avait frappé, et je craignais avec raison que sa passion pour les bons rôles ne me coûtât une grande partie de son amour. C'est ce que je voulus savoir dès le lendemain matin en allant lui rendre visite. Mais quel fut mon étonnement ! elle me reçut avec tous les dehors de la plus sincère amitié. Nous déjeunâmes ensemble, et après le déjeuner, elle ne craignit plus de me parler de mon aventure de la veille. Elle me dit que, pendant ma lecture, sa situation était devenue bien pénible par l'air triomphant de sa rivale. Elle m'assura en avoir versé des larmes de dépit. Puis, après tous ces détails qui ne faisaient que rouvrir mes blessures, elle me fit des questions sur ma famille. Elle me parla de la douleur de

ma mère quand elle saurait que je m'étais dérangé du chemin que mes parents m'avaient tracé. « N'espérez pas, me dit-elle, pouvoir réussir dans une carrière d'où la nature semble vous repousser : il faut, pour faire une comédie, une connaissance du monde que vous n'avez point. Cette carrière, d'ailleurs, n'offre aucune perspective pour la fortune ; et quand bien même, après beaucoup d'efforts, vous parviendriez un jour à obtenir une espèce de succès, quel avantage pourriez-vous en retirer ? A quoi peut mener un de ces succès comme on en voit tant ? Si votre pièce n'annonce point un assez grand talent pour effrayer vos confrères, ils vous en laisseront jouir tranquillement ; mais les comédiens, après quelques représentations, vous prouveront, en l'abandonnant, qu'elle n'est d'aucune valeur à leurs yeux. Si, au contraire, votre ouvrage attire la foule et vous promet une fortune, les journaux se déchaîneront contre votre triomphe et empoisonneront votre vie de tous les tourments d'une injuste et maligne critique. Non, mon ami, ajouta-t-elle en me prenant la main, il faut abandonner dès aujourd'hui une route qui ne vous conduirait qu'à la honte et à la misère ; il faut rentrer dans cette vie bourgeoise si douce et si estimable. Ah ! combien je regrette d'avoir contribué,

pour ma part , à vous en faire sortir ! mais il n'est jamais trop tard de revenir à la raison. Laissez donc là pour jamais le théâtre et les actrices , reprenez le cours des études sérieuses que vous aviez commencées avant de me connaître , et devenez un jour , par vos talents administratifs et de nobles vertus , un père de famille honorable , un citoyen utile à votre patrie. »

J'avais été si étonné de son langage ridiculement solennel et de sa morale si imprévue , que je n'avais pas même songé à l'interrompre ; mais quand je vis qu'elle ne m'adressait cet admirable verbiage que pour me dire en résultat qu'elle me quittait , il m'échappa tout-à-coup un grand éclat de rire qui parut la déconcerter.

« Eh quoi ! ma chère amie , lui dis-je , faut-il tant de façon pour me prévenir que vous me donnez mon congé. Eh pardieu ! je l'accepte de bon cœur. S'il faut vous dire même toute la vérité , je m'étais déjà aperçu à l'état de mes finances que notre rupture devenait indispensable. Si , à l'instant de notre séparation , vous m'avez regalé , avec toute la dignité qui vous convient si bien , d'un sermon admirable , vous conviendrez du moins que votre éloquence n'est pas à bon marché. Car la morale que vous me débitez si à propos me coûte , soit dit sans vous en faire

un reproche , une trentaine de mille francs. Je sens que , dans votre intérêt , ce congé m'est bien dû. Je sais que vous ne tenez point à l'argent , que vous n'avez qu'un but , que ce but est la gloire ; mais comme vous ne pouvez y parvenir qu'en vous faisant connaître du public dans un nouvel ouvrage , vous me congédiez , moi , l'auteur malheureux , pour ouvrir la lice à tous les hommes de lettres. Eh bien , soit ; qu'ils viennent au même prix briguer votre conquête , je leur laisse le champ libre , en vous adressant un éternel adieu... » Cela dit , je lui tirai ma révérence. Je ne me trompai point dans mes conjectures : huit jours après avoir quitté ma belle , j'appris que j'avais pour successeur un auteur de mélodrame , qui lui avait fait accepter tout à la fois un rôle dans sa pièce et l'hommage de son cœur.

Je ne vous raconterai pas , mon cher lecteur , de combien de folies du même genre fut suivie cette première liaison. Jeté dans un monde plus amusant que sage , je prouvai , par mon expérience , qu'une fois lancé sur la pente d'un précipice , il est bien difficile de s'arrêter. Que vous dirai-je enfin , il me manquait un vice , et je ne tardai pas à le connaître dans toute son effroyable horreur. Je veux parler du jeu. Cette passion s'empara de moi avec plus de force

encore que celle du théâtre. Je payai de toute ma fortune mon initiation dans la nouvelle société que je m'étais formée. Prêt à céder au désespoir de me voir ruiné, trop fier pour recourir à la bourse de mes amis, je fus sur le point d'attenter à mes jours. Cependant, en repassant les événements de ma vie, je vis que si j'avais eu le malheur de me ruiner comme un sot, au moins aucune action déshonorante ne pouvait m'être imputée. Je songeai que si j'étais devenu pauvre par ma faute, je pouvais retrouver une nouvelle fortune dans mes talents. C'est alors que je conçus le grand projet de composer un roman et d'y peindre nos mœurs.

Encouragé par cette idée, je réunis les débris de ma fortune, hélas ! bien peu considérables, et je m'établis dans une petite rue, au sixième étage. Là, je m'occupai avec ardeur de mon roman, et, grâce aux idées riantes ou passionnées que me fournissait mon imagination, les heures du jour, si longues autrefois, même au temps de mon opulence, passaient avec une extrême rapidité. C'est tout au plus si, provoqué par la nécessité de reprendre des forces, je pouvais me décider à quitter ma chambre pour aller dévorer dans la gargote voisine un modeste repas. Enfin, après six mois d'un travail suivi, je dirai même d'un plaisir qui n'est connu que des gens

de lettres, je portai chez un écrivain public, qui déjà m'avait fait quelques copies, le roman qui devait réparer mes fautes et devenir pour moi une source de gloire et de fortune.

Ah ! mon cher lecteur, que cette fois je fus encore trompé dans mon espérance ! Plusieurs libraires lurent mon ouvrage et tous le refusèrent. Ils trouvaient que mon roman n'était point écrit pour des hommes forts ; qu'il ne pourrait leur inspirer ces sensations vives qu'ils vont chercher à notre moderne théâtre, ces sensations indispensables à de jeunes hommes qui veulent marcher sur les traces de Bonaparte et de Robespierre.

Que pouvais-je répondre à ces honnêtes libraires ? Il fallait leur former des destructeurs de l'espèce humaine, et moi j'apprenais à nos jeunes gens à ne pas s'écarter des règles du devoir, à ne pas tromper l'innocence, à respecter l'hymen, et à n'espérer pour récompense à tous ces sacrifices vertueux que l'estime de soi-même.

Le dernier chagrin qui venait de me frapper ne me porta cependant point au désespoir, mais il me causa un tel abattement, qu'il aurait eu pour moi le même résultat ; car, si je ne me donnais pas la mort, je devais m'attendre à mourir, dans mon galetas, de misère et de honte.



Cependant un hasard vint retarder encore ma triste fin. Le maître écrivain, à qui je devais le prix des copies de mes ouvrages, vint réclamer son juste salaire. Ne pouvant le payer dans le moment, je lui fis part de ma situation, et je lui offris comme indemnité de travailler pour lui, de rédiger les lettres et les mémoires qu'on viendrait lui demander. Il accepta ma proposition, et, grâce au talent que j'avais en calligraphie, talent dont j'avais dédaigné d'user pour moi, je trouvai une existence dans l'exercice de ma plume, car cet honnête écrivain ne voulut retenir qu'une petite partie de mon salaire pour acquitter mes dettes passées.

Cette ressource qui suffisait à mes premiers besoins, s'augmenta peu à peu par mon assiduité à remplir mes devoirs. Certes, j'étais bien loin d'être heureux; mais enfin, quelque modeste que fût mon traitement, je trouvais une consolation à ne le devoir qu'à moi-même, et je sentis, pour la première fois de ma vie, que le pain qu'on doit à son travail n'est jamais amer.

Un jour, en sortant de mon bureau, par distraction, je traversai le Palais-Royal que j'avais toujours le soin d'éviter par la crainte d'y rencontrer quelques-unes de mes brillantes connaissances. L'amour-propre me les faisait fuir. Ma parure plus que simple leur eût trop fait con-

naître ma triste situation: une cravate noire mise si artistement qu'elle pouvait faire croire qu'il n'était plus de mode de porter du linge, un chapeau que l'absence d'un parapluie avait tout-à-fait déformé, un pantalon et un habit que l'habitude que nous avons d'être tous les jours ensemble avait considérablement fatigués, formaient toute ma parure. Aussi, lorsque j'étais forcé de traverser un lieu public, c'était vraiment un supplice pour moi: « Que vais-je devenir, me disais-je, quelle rougeur ne viendra pas couvrir mon front, si j'ai le malheur d'être aperçu par ceux à qui je donnais le ton par l'élégance de mes habits, par le goût de mon cabriolet, si je suis vu de ces hommes que j'ai cent fois enivrés des vins les plus exquis, et qui, au milieu des festins que je leur prodiguais sans nécessité, se déclaraient mes amis à la vie et à la mort?... Oh! que j'aie maintenant réclamer leur amitié!... Un salut froid et un regard de pitié seraient le prix de mon humiliation... Non, non, mourir de faim près d'une borne plutôt que d'implorer l'assistance de ces égoïstes qui forment ce qu'on appelle le monde. » Tout en marchant le long d'une galerie du Palais-Royal, je faisais ces tristes réflexions, quand tout à coup, à vingt pas de distance, je reconnus l'un des intimes amis que m'avait procurés ma fortune